

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

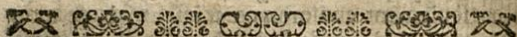
Lettre XXXIII. Mademoiselle Clémentine de Porretta à Sir Charles
Grandison.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2367

femmes... Puissiez-vous & toute votre famille être comblés de tous les biens temporels, & éternels, c'est la prière de

Votre très-reconnoissant, très-dévoûé & très-obéissant

GRANDISON.



LETTRE XXXIII.

Mademoiselle CLEMENTINE DE PORRETTA
à *sr* CHARLES GRANDISON.

Bologne, mardi, 5. Aout.

Je souhaitois d'autant plus, Monsieur, de devenir votre correspondante, que j'espérois de pouvoir vous écrire avec plus de franchise, que je ne pouvois vous parler. Je serai en effet très-franche & très-sincère. Je supposerai que c'est à mon frère, & à mon meilleur ami que j'écris. Effectivement à quel de mes autres frères puis-je écrire avec une égale franchise?... Vous, à l'imitation de la Divinité, vous ne demandez que le cœur. Mon cœur sera aussi ouvert devant vous, que si comme elle, vous pouviez lire dans ses plus secrets replis.

Je vous remercie, Monsieur, de l'obligeante & généreuse Lettre par laquelle vous avez ouvert notre correspondance. Vous y avez eu tant d'égard à la foiblesse de mon esprit, & au malheureux état où il a été depuis peu, sans cependant parler de ce malheureux état... O Monsieur,

seur, vous êtes le plus délicat des hommes... Quelle délicatesse ne m'avez-vous pas toujours montrée dans mon attachement à la Religion de mes Pères... Surement vous êtes le plus pieux des Protestans... Des Protestans peuvent être pieux; vous & M^e. Beaumont vous m'en avez convaincu. Je ne pensois guères que j'en viendrois jamais à faire en faveur de ceux de votre Religion, l'aveu que vous & elle m'avez arraché par votre bonté. O Monsieur! à quoi ne m'auriez-vous pas amenée par votre amour, vos gracieux traitemens, & par le charme irrésistible de vos discours, si j'avois été à vous, demeurant dans un pais Protestant au milieu de vos parens, tous de cette Religion, tous aimables, & peut-être d'une bonté exemplaire! J'avois peur de vous; Chevalier, mais n'en parlons plus. Vous êtes invincible; & j'espère que je n'aurois pas été vaincue si j'avois été à vous... Mais ne prions-nous pas, que nous ne tombions pas dans la tentation... Encore une fois, dis-je, ne parlons plus sur ce sujet; cependant j'ai bien de la peine à m'en empêcher...

Il n'y a que la considération de la brièveté, & de la vanité de cette vie, où nous ne sommes que pour l'épreuve, & de l'éternité de l'autre, qui ait pu me faire agir contre mon propre cœur. Cher Chevalier, que j'aurois été heureuse, si ma main avoit pu suivre mon cœur, & à des conditions telles que j'eusse pu croire mon ame en sureté!... Comment quitterai-je ce sujet attrayant? Je suis au milieu des ronces & des épines; tendez moi votre main secourable, & conquièzez moi dans les sentiers aisés & agré-

agréables, où vous m'avez trouvée premièrement marchant d'un pas assuré. Que jamais, jamais une fille sans expérience ne se fie à son imagination, quand elle commence à réfléchir avec plaisir sur les grandes qualités d'un objet avec qui elle a souvent occasion de converser.

Je reviens encore à un sujet que je voudrois éviter. Mais puisque je ne le puis, je laisserai aller ma plume. Vas ton chemin, cœur également obstiné, & troublé; je vois qu'il n'y a pas moyen de t'arrêter...

Dites moi donc, mon frère, mon ami, mon ami fidèle & désintéressé, que ferai-je, quelle méthode suivre pour prendre de l'indifférence pour vous dans une *autre* qualité? Que ferai-je pour ne vous envisager que comme mon frère, mon ami?... Ne pouvez-vous me le dire?... Ne le voulez-vous pas? Votre amour pour Clémentine ne vous le permettra-t-il pas?... Je vous dicterai les mots... Dites, que vous êtes l'ami de mon ame. Si vous ne pouvez être Catholique en tout, soyez le quand vous me donnez des conseils. Alors par amour pour mon ame, vous ferez en état de dire, „ Persévérez Clémentine! Je ne vous trouverai pas ingrate.”

O Chevalier! Je ne crains rien tant que d'être jugée capable d'ingratitude par ceux que j'aime. Et ne suis-je pas, pouvez-vous penser que je ne suis pas ingrate? Vous me l'avez dit une fois. Pourquoi, si ce n'étoit pas un simple compliment, ne m'avez-vous pas dit comment je pouvois montrer ma reconnoissance? Etes-vous le seul homme sur la terre qui ait la volonté & la

le pouvoir d'imposer des obligations, & qui soit cependant au dessus du retour ? Quels services n'avez-vous pas tâché de rendre à l'âme d'un jeune homme égaré, dès votre première connaissance avec lui !... Malheureux jeune homme, & comment les payat-il alors ! Il nous a appris, en s'accusant généreusement lui-même, quelle patience héroïque vous eutes avec lui, & avec quelle bravoure vous dédaignates son ingrat défi. Il a bien raison de vous aimer ! Plusieurs mois après que votre liaison avoit discontinué, vous venez le délivrer, par votre valeur, des bras de la mort. Vous n'en avez pas été payé, comme vous aviez lieu de l'attendre par quelques-uns de notre famille... Que de regrets ce souvenir ne nous a-t-il pas coûté à tous ! Vous futes obligé de quitter l'Italie ; cependant rapellé par votre ami blessé, dans un état incurable, comme on le craignoit, vous avez volé vers lui, vers sa sœur blessée dans le cœur & dans la tête. Vous volez vers son Père, sa Mère & ses Frères, souffrant aussi des souffrances de ce fils & de cette fille. Et d'où êtes-vous venu ? De votre patrie. Quittant vos amis, tous fiers de vous aimer, & fiers de votre amour. Vous volez sur les ailes d'une amitié zélée dans un pais éloigné. Vous rencontrez, vous surmontez mille obstacles. Le génie de la santé, sous la figure d'un Chirurgien habile, vous accompagne : vous rassemblez tout l'art des Médecins de votre pais, pour féconder vos généreux desseins. Le succès les accompagne. Nous nous voyons les uns les autres dans toute une famille, avec ce plaisir qui brilloit sur nos vifs,

visages avant que le desastre y eût répandu ses nuages.

A présent par quel retour paierons-nous tant de bontés pour nous? Vous dites que vous êtes déjà recompensé par le succès dont Dieu a béni vos généreux efforts. C'est pour cela que je vous appelle fier, & en même tems heureux. Je sai bien qu'il n'est pas au pouvoir d'une femme de faire plus que son devoir pour récompenser un homme tel que vous. Et s'il étoit possible que Clémentine fût à vous, voudriez-vous que votre tendresse, votre amour pour elle, fût payé de son bonheur éternel?... Non, répondez-vous... Vous lui laisseriez un libre & entier exercice de sa Religion... Et pouvez-vous promettre, pouvez-vous, Chevalier Grandison, répondre, que si vous croyiez votre femme dans l'erreur, vous n'entreprendriez pas de l'en retirer? vous, qui comme son mari, devriez être le directeur de sa conscience; affermir son esprit... Pouvez-vous, croyant votre Religion bonne, & la sienne mauvaise, être content pendant qu'elle y persévérerait? Ou bien pourroit-elle éviter, par un pareil, ou même par un plus fort principe, d'entrer en dispute avec vous? Et alors sa foi ne seroit-elle pas en danger par la supériorité de votre raison?... De quelle force seroient les raisonnemens de mon Confesseur, contre les vôtres fortifiés par votre amour, votre bonté, la douceur de vos manières? Et quelle douleur pour toute ma famille, si Clémentine alloit devenir indifférente pour eux, pour son païs, & plus qu'indifférente pour sa Religion!

Di-

Dites, Grandison, mon maître, mon ami, mon frère, pouvez-vous voir avec indifférence ces puissantes considérations?... O non, vous ne le pouvez. Mon frère l'Evêque m'a dit, (mais n'en soyez pas fâché contre lui) que vous avez déclaré à mon frère aîné & à lui, qu'au commencement d'une poursuite, vous n'auriez pas accordé à une Princesse les conditions que vous consentiez d'accorder pour moi; & que vous me les aviez offertes comme un compromis!... La compassion & l'amour étoient peut-être également vos motifs. Pauvre Clémentine!... Cependant s'il n'y avoit pas eu un plus grand obstacle, j'aurois accepté votre compassion, parce que vous êtes grand & bon, & qu'il ne pouvoit y avoir d'insulte dans votre pitié, mais seulement une vraie compassion comme celle de la Divinité!... Eh bien, Monsieur, & mon Père, & ma Mère, les meilleurs & les plus indulgens des Pères & Mères, & mon Oncle, mes Frères, & mes autres parens, ne se font-ils pas pliés aux desirs de leur Clémentine par les mêmes motifs d'affection & de pitié; sans cela, la Religion, la patrie, étant l'une si différente, l'autre si éloignée, auroient-ils jamais consenti?... Non sûrement. Ne voudrez-vous donc pas, mon cher Chevalier, penser que connoissant vos motifs, & les leurs, connoissant qu'il y auroit de la présomption à compter sur mes propres forces, & que ce seroit tenter Dieu, je ne fais que ce que je dois, en agissant comme j'agis, en prenant la résolution que j'ai prise?... O vous, mon précepteur, soyez le encore... Vous ne m'avez jamais donné une leçon que

vous